

72h

Matthieu BIASOTTO

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture crédits photos : istock – 5second Ref. 470674388/thanasus – ref. 928191614/appletat – ref. 108176365 - Matthieu Biasotto © 2018. Tous droits réservés. Ce livre a été publié sur www.bookelis.fr

Corrections : Marie Aubertin | marie.aubertin09@gmail.com

ISBN : 979-10-359-5870-1

“L’innocence a parfois l’apparence du crime.”
Louis Vigée/La Belle-mère

Prologue

À l'heure de la récréation, la façade en pierres blanches abrite les rires des élèves, la douce agitation de l'après-midi, mais surtout une part d'ombre que personne ne soupçonne. Loin du chahut candide de la cour, au premier étage d'une école privée huppée et en tout point respectable, le temps se fige l'espace d'une seconde étrange. Étrange, pour ne pas dire terrible. 16 h, les murs des classes ont beau être ornés du Christ, il se passe ici des choses pas vraiment catholiques, en particulier dans la salle aux rideaux tirés, la 114.

Personne ne met jamais les pieds dans ce débarras, on y stocke la crèche de Noël, les costumes des spectacles de fin d'année et tout ce que l'établissement envisage de donner aux bonnes œuvres. Oui, Sainte-Sophie jouit d'une excellente réputation et nul ne se doute que dans la poussière recouvrant le vieux matériel entassé là, le souffle haletant d'un homme écrase le silence glacé d'un enfant.

La pénombre est inavouable, le secret se veut épais. On dit que les apparences sont souvent trompeuses, pourtant la peau blême de l'enseignant est encore luisante lorsqu'il se rhabille sous l'œil embué de l'élève au spleen impénétrable.

— Tu sais... Parfois, les adultes font des choses difficiles à expliquer.

La mine fermée, les joues brillantes, le même n'est pas en état de parler, c'est sans doute trop frais. Du haut de ses douze ans, il reste assis et abattu, pressant tout contre lui son sac à dos. À fleur de peau, son mutisme laisse place à la respiration du professeur, puis à un murmure coupable.

— Le désir ne se contrôle pas. Je regrette. Je regrette vraiment.

À la hâte, le maître reboutonne sa chemise, histoire d'être à nouveau tiré à quatre épingles et de dissimuler le tatouage qu'il porte sur le ventre. Une sucette. Une sucette d'un rouge vif, presque hypnotique. Et ce n'est pas la première fois que le petit 5e l'aperçoit.

— Tu ne dis rien ? Valentin, parle-moi.

Trop triste pour réagir, grand émotif malmené, Valentin serre la mâchoire, retenant les sanglots et les spasmes qui agitent son torse noueux.

— Même si tu es jeune, ce qu'on a fait n'est pas mal. Ce n'est pas sale, tu entends ?

Les affirmations douteuses se heurtent au refus de comprendre. La main de l'homme cherche à caresser la fine chevelure de l'enfant comme s'il s'efforçait de se justifier ou de se faire pardonner. Le gamin détourne les yeux et se dégage de l'emprise de l'enseignant, d'un mouvement brusque.

— Regarde-moi. Allez...

Pliant devant l'autorité, le petit redresse la tête, son œil au beurre noir défie Monsieur Lebas, sa barbe de quelques jours, sa coupe courte aux tempes dégradées à blanc et ses lunettes vintage, sans qu'aucun mot ne soit prononcé.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, OK ?

Il est un peu tard pour les excuses, un nouveau silence étrangle l'impunité. Fermant le col de sa chemise, le brun au tatouage malsain a conscience qu'il ne tirera rien de plus d'un enfant si

sensible.

— Il faut sortir maintenant, lève-toi.

À l'idée d'affronter le monde extérieur, Valentin se sent terrifié et en dessous de tout. Recroquevillé, il repousse la main tendue de l'éducateur.

— Ne me touchez pas !

— Ne m'oblige pas à employer la force.

— Je veux être tout seul... S'il vous plaît.

— N'y pense même pas !

C'est hors de question, l'homme tient à garder la situation sous contrôle. Et même si le petit doit éprouver le besoin de se remettre de ses émotions, il ne doit pas rester sans surveillance. Pourtant, il grommèle.

— Alors, pas ensemble.

— Quoi ? Qu'as-tu dit ?

— Pas tous les deux pour sortir.

— C'est ce qu'on va voir !

— Les autres vont parler. Pas en même temps, s'il vous plaît.

Judicieuse remarque, ce gosse est instable, mais brillant. Le professeur se ravise puis ajuste sa monture sur le nez. Il progresse prudemment dans l'obscurité, s'empare du trousseau de clés non loin du vieux tableau en ardoise et s'apprête à ouvrir la porte.

— Le concierge va se charger de te raccompagner. Sèche tes larmes, lève-toi et débrouille-toi pour sourire.

— Mais, Monsieur ?

— Stop. Ça suffit.

Le cliquetis de la serrure fait écho à un tintement surprenant qui retient Lambert Lebas sur le seuil. Il vient d'identifier très distinctement une sonnerie. Celle d'un téléphone portable. La silhouette à la chemise cintrée se fige en découvrant une LED qui clignote au milieu des vieilles briques au fond de la pièce. Valentin se décompose et se crispe.

Le sourcil froncé, l'index sur l'interrupteur, l'adulte compte bien faire toute la lumière sur la présence de cet appareil. Alors que l'affolement se lit dans ses yeux noisette, l'enfant quitte sa position pour s'en emparer et l'homme laisse jaillir sa véritable nature.

— Ne bouge pas, putain !

Claquements de doigts nerveux et regard pétrifiant. L'ordre est sifflé entre les dents.

— Reste à ta place !

Furieux, prenant soin de ne pas salir son pantalon en velours, il enjambe le bric-à-brac. Le vieux parquet grince alors qu'il se dirige vers le smartphone rouge dressé en équilibre contre une pile de manuels scolaires. Là, à moins de deux mètres du même, ce qu'il distingue à l'écran provoque en lui un véritable torrent de panique, un coup de poing fulgurant.

— « Carte mémoire pleine », qu'est-ce que ça veut dire ? C'est quoi ce bordel ?

Le mobile à la coque Super Mario Bros est le témoin de leur petite parenthèse, voilà ce que ça veut dire. C'est inacceptable, intolérable et prodigieusement risqué.

— Tu as tout filmé ? Réponds-moi, nom de Dieu !

Valentin sursaute, sa bouille fine se paralyse, il acquiesce timidement. Effrayé par l'animosité de son enseignant, le gosse triture son pendentif en argent. Face au piège, le sang de Lambert ne fait qu'un tour. Les conséquences peuvent être désastreuses.

— Les portables sont interdits à Sainte-Sophie. Tu le sais, ça ?

— Oui, Monsieur Lebas.

Pris la main dans le sac, Lambert Lebas est tenu de réfléchir vite. Toutefois, il n'est pas le seul maître à bord ni le seul adulte impliqué.

— Confisqué ! Jusqu'à nouvel ordre !

Le visage du prof se verrouille derrière un masque autoritaire et son regard ébène n'a jamais été aussi obscur. Fini de se justifier, il est temps de sévir, de reprendre le contrôle et de sanctionner s'il le faut.

— Tu connais les codes de l'école. Ils sont très clairs, je le garde.

— Monsieur, non ! Ne faites pas ça, je...

— Pardon, tu as quelque chose à me dire ? Tu n'es pas d'accord peut-être ?

Les traits agressifs du professeur sous pression approchent le visage lisse et doux du petit Valentin. En proie à la crainte de lourdes représailles, celui-ci se rétracte et se ratatine en déglutissant comme il le peut.

— Tsss... Valentin... Je pourrais te faire exclure, tu en as conscience ? Tu veux encore changer d'école ?

— Non, Monsieur.

— Que penserait ta mère, hein ?

Voilà, brave garçon... Il fait bien de baisser les yeux.

— En attendant, personne ne doit être au courant. Tu es assez intelligent pour le comprendre ?

Qui ne dit rien consent. Du revers de la main, Lambert sèche le minois de l'élève. Pas le moindre signe de rébellion cette fois. Il glisse le téléphone aux couleurs de Nintendo dans la poche de son pantalon, traversé par le sentiment d'avoir éteint l'incendie et de ramener le petit à la raison. Avec sa paume, monsieur Lebas tapote les cheveux châtons du garçon et redescend d'un cran. Douceur et fermeté, il faut savoir doser.

— Tout ira bien, tu peux me croire. Il faut simplement que cette histoire reste entre nous. Toi, moi et le directeur.

Valentin ferme les paupières. Ses épaules portent le poids de nombreux non-dits et d'un pacte dont il préférerait se passer. En tant qu'élève, a-t-il vraiment le choix ?

— Je peux te faire confiance ?

— Oui, Monsieur.

Sage petit bonhomme, c'est presque trop facile.

— Maintenant, je vais sortir, OK ? Ensuite, Michel va venir te chercher. Ce qu'il vient de se produire n'a jamais existé. Jamais.

D'un soupir résigné, Valentin valide le programme. Puisque l'accord est conclu, l'homme abandonne le gosse et quitte la salle non sans lui rappeler, une ultime fois, la seule règle qui compte dans un contexte pareil.

— Ce doit être notre petit secret. Je suis bien clair ?

Inutile d'attendre la réponse, ce genre de questions se passe de toute forme d'adhésion. Lambert Lebas respire un grand coup,

laisse la porte ouverte et endosse à nouveau son rôle de prof irréprochable en foulant le couloir. Sous les néons de Sainte-Sophie, ce brun pâle comme un linge d'une quarantaine d'années percute un élève au visage truffé de taches de rousseur. Un petit au crin poil de carotte qui n'a absolument pas le droit d'être là.

— Mathis ? Qui t'a permis d'entrer ? Tu dois être en récréation !

— Je... Je cherche quelqu'un.

— Demi-tour, de l'air !

— Est-ce que vous avez vu Valentin, Monsieur ?

— Dehors, avant que je te colle.

D'un ton sec, Lambert lui ordonne de rejoindre ses camarades au rez-de-chaussée. On ne badine pas avec l'obéissance à Sainte-Sophie. Une fois que Mathis a rebroussé chemin, le pédagogue interpelle le concierge. Michel, un grand barbu discret aux allures un peu bourru, semble se débattre avec une ampoule au niveau des escaliers. L'homme à tout faire est debout sur une chaise, les bras levés, dans une position inconfortable.

— Michel ? Le petit Valentin est dans la 114, vous me le renvoyez en bas, dans le bureau du directeur.

— Il est puni, Monsieur ?

— Il est convoqué en tout cas.

— Bien, je termine et je m'en occupe tout de suite.

On donnerait le Bon Dieu sans confession à ce professeur de français, surtout lorsqu'il descend les marches avec son air satisfait. Sur les traces du rouquin fraîchement rembarqué, Lambert a cette légère expression sur le visage. Celle qu'on peut afficher lorsqu'une bonne chose vient d'être réglée. Autorité, diplomatie et force de persuasion... cette affaire, ô combien délicate, ne devrait pas faire de bruit. Du moins, en théorie...

Trottinant jusqu'au rez-de-chaussée comme si rien ne s'était produit en salle 114, le professeur traverse le hall principal aux voûtes monumentales et jette un œil sur sa montre puis en direction de la cour. Depuis les fenêtres aux carreaux à l'ancienne, Lambert observe les élèves qui prennent l'air en toute innocence. Ils en ont bien besoin, le mardi est une journée particulièrement dense. Les plus jeunes très enjoués, tout comme les adolescents peu démonstratifs, profitent de chaque seconde de liberté. À l'exception de Mathis qui revient à la charge dans le corridor.

— Monsieur Lebas, je ne trouve pas Valentin. Il est nulle part.

— Il doit être aux toilettes ou à l'infirmerie, je n'en sais rien.

— Je l'ai vu monter dans le bâtiment !

L'insistance du rouquin commence à sérieusement irriter Lambert qui a d'autres priorités à gérer.

— Retourne dehors, va jouer avec tes petits copains. Laisse-moi passer.

— Non ! Je dois lui parler !

— Tu files un mauvais coton en ce moment, je me méfierais à ta place.

— Mais je suis sûr qu'il est là-haut.

C'en est trop. 16 h 10, il ne reste que quelques minutes avant la dernière heure de cours, Lambert hausse le ton.

- Ton carnet.
- Oh, non, Monsieur ! S'il vous plaît.
- Va me le chercher !
- Il est en classe...
- Tu oses me mentir ? Vos cartables sont dans la cour. Dépêche-toi.
- Pitié... Ce n'est pas juste...
- Ce n'est pas faute de t'avoir prévenu. Allez...

À contrecœur, le cahier de liaison atterrit dans les mains de l'enseignant.

- Ne me mettez pas un avertissement !
- Je vais me gêner...
- Mais pourquoi ?
- Pour ton insolence. Il t'en faut plus ? Tu veux aller chez le directeur ?

La sanction vient de tomber, Mathis, vaincu, traîne des pieds sur les tomettes et retourne à l'extérieur, la tête basse. À présent, Lambert doit agir vite et c'est à grandes enjambées qu'il se rue vers l'imposante porte en bois acajou, celle du bureau de Monsieur d'Estienne Ormont. Au cœur du bâtiment central, l'instituteur pénètre dans l'antre du directeur en se passant de la moindre permission. Partager le même secret offre certains privilèges.

- J'ai besoin de te parler.

Depuis près de 20 ans, Sainte-Sophie est menée d'une main de fer par l'homme menu aux tempes grisonnantes qui semble fort occupé par de la paperasse. Il ne faut pas se fier à son prénom, Gervais n'a rien d'un tendre et son autorité est incontestable.

- Quoi encore ?

Son regard d'acier suffit à calmer les plus récalcitrants et le seul fait d'évoquer « le directeur » refroidit en général les fauteurs de troubles. Les élèves peuvent trembler à l'idée d'être convoqués entre ces murs. Lorsqu'on se retrouve assis, entouré de la mappemonde du 18^e siècle, des ouvrages liturgiques aux reliures anciennes et de cette reproduction de la Cène peinte par Rubens, on est promis à un recadrage en règle. Si, sur l'imposante toile de maître, Judas dévisage quiconque ose enfreindre le règlement, ce n'est rien à côté de ce que réserve Monsieur d'Estienne Ormont. Et même ceux qui le connaissent personnellement ou dans l'intimité, ont le plus grand mal à l'aborder sans ressentir une pointe d'intimidation.

— Tu... tu as cinq minutes ?

Le quinquà sévère se redresse dans son costume anthracite. Ajustant sa cravate austère, celui qui règne sur l'école privée contourne son immense bureau soigneusement patiné et sonde Lambert à mots couverts.

— Tout est réglé ?

Lebas grimace légèrement, il sait pertinemment que la réponse ne va pas plaire à son supérieur.

— Pas totalement.

L'échange glisse à voix basse, sur le ton de la confiance. Puisqu'ils sont complices, les deux hommes s'assurent qu'aucune oreille ne traîne avant de poursuivre.

— Je croyais que tu devais t'en occuper. Que se passe-t-il ?

Face au grincement de dents et à l'intensité d'un froncement de sourcils dissuasif, Lambert perd peu à peu ses moyens.

— En fait, il reste un problème...

Microcrispation sur la figure du directeur. Quand Monsieur d'Estienne Ormont pince ses lèvres toutes fines de la sorte, il vaut mieux se tenir à carreau ou avoir les épaules solides.

— Quel genre de problème ? Lambert, je t'écoute !

Le téléphone rouge à l'effigie du plombier moustachu sort au grand jour, et le professeur n'en mène pas large.

— Ce genre de problème...

— C'est quoi ce mobile ?

— Le sien. Il a tout filmé.

— Pardon ? Tu te moques de moi ?

Pour la première fois depuis bien longtemps, l'homme froid et sûr de lui, perd pied. Fêlure dans l'autorité, anxiété au fond de l'œil, peur d'un dérapage incontrôlé.

— Il m'a vu ?

Le silence obséquieux qui suit valide la thèse. C'en est insupportable.

— Lambert, c'est vrai ?

— Je le lui ai confisqué. Je voulais te prévenir.

L'appareil passe de main en main. Heureusement qu'il n'y a aucun témoin.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Rien. Je me suis assuré qu'il ne parle pas. Il me l'a juré.

Le chef de l'établissement a conscience que la parole d'un élève

est loin d'être suffisante. Surtout celle de Valentin, ce même est particulier. Quoi qu'il en soit, le portable que détient Gervais est une bombe à retardement.

— Il faut le détruire. Ce mobile n'a jamais existé.

— Je voulais t'en parler avant.

— Il doit être hors d'état de nuire sur-le-champ !

La coque est posée sur le plancher, le talon du directeur piétine l'écran qui se fissure, mais résiste aux assauts.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ? Tu es dingue !

— Je résous le problème.

— On ne peut pas faire ça ! Arrête.

— Bien sûr qu'on peut !

L'enseignant se permet de stopper Monsieur d'Estienne d'Ormont dans son élan et l'invite à réfléchir. Lambert s'accroupit et reprend le téléphone endommagé avant de le tendre à son collègue.

— Gervais, qu'est-ce qu'on va dire à la mère si elle veut récupérer l'appareil ?

Le costume gris contourne à nouveau le bureau, à la recherche d'une solution simple et discrète. L'administrateur n'est pas du style à laisser la panique l'envahir, Lambert non plus, pourtant ils sentent bien que la situation leur échappe d'une manière ou d'une autre.

— On s'en fiche. On gagnera du temps. On la remboursera largement, on improvisera. Demande à Michel de me trouver un marteau. Ça fera l'affaire.

Le directeur abandonne le mobile incriminé sur une pile de dossiers puis se frotte le visage tandis que son regard fuit par la

fenêtre. Ce smartphone, et surtout ce qu'il contient, doit être réduit au silence. Il est impératif que rien ne filtre. Ensuite, il ne restera qu'à bien se border en manipulant l'enfant. En l'amadouant, en lui faisant peur, peu importe... mais il est temps de passer aux actes sans attendre.

— Tant que tu y es... Convoque-moi le petit Valentin. Je dois lui parler immédiatement.

— Je m'en doutais... Il est au premier étage, avec Michel, justement.

Volte-face, cheveux poivre et sel hérissés sur la tête et regard rempli de questions de la part du directeur.

— Tu es stupide ? Qu'est-ce qu'il te prend de le laisser seul là-haut avec le concierge ?

— Michel doit probablement être en train de l'escorter jusqu'ici. J'ai pensé que...

— Michel est une buse !

Quand on parle du loup, l'homme à tout faire toque timidement à la porte. Gervais glisse à la hâte le mobile Mario dans son tiroir, le concierge ouvre. Affolement général : il est seul.

— Où est Valentin ?

— Y a comme un souci. Je ne parviens pas à calmer le petit.

Les regards coupables se croisent et se figent. Maintenant, Valentin est sans surveillance, ce n'est pas acceptable, Gervais perd patience.

— Apportez-le ici ! Tout de suite !

— Monsieur, le gosse refuse qu'on le touche. Il est ingérable...

— Ne lui laissez pas le choix. Suis-je bien clair ?

Quand Monsieur Gervais d'Estienne Ormont vous claque ses phrases aussi froidement, il est préférable de s'exécuter sans discuter. Et pourtant...

— Bah... moi je veux bien, mais il hurle dès que je m'en approche.

— J'exige de le voir dans mon bureau, immédiatement ! Ce n'est quand même pas un mouflet prépubère qui va vous tenir tête ?

Michel, sous ses allures de simplet un peu rustre, est un brave homme au fond. Tignasse et barbe hirsutes, affublé d'un pull à grosses mailles, il n'est, de toute évidence, pas bien malin, mais ce n'est pas ce qu'on lui demande à Sainte-Sophie. On lui demande juste d'obéir sans discuter. Vu sous cet angle, sa plus grande qualité, c'est sans conteste la loyauté indéfectible qu'il voue à Gervais. Du moins, jusqu'ici. Jusqu'à ce qu'il hausse les épaules et objecte.

— Je crois que ça va être compliqué, Monsieur.

— Vous me l'attrapez de force. Vous me le décollez du sol, s'il le faut, et vous me le traînez ici, devant moi ! Point barre !

— Mais, Monsieur, je...

— Je ne veux rien savoir !

Michel sursaute aussi fort que le directeur aboie, puis il baisse la tête. Puisque de précieuses secondes s'écoulent, Lambert propose d'y aller à plusieurs. Il est vrai que Valentin peut être assez difficile à dompter quand il s'y met...

— À trois, on devrait parvenir à lui faire entendre raison, non ?

Excédé, le chef de l'établissement inspire, le temps de réfléchir. Son silence est brisé par la sonnerie et la reprise des cours. 16h15, il est urgent de prendre une décision.

— Gervais, qu'est-ce que tu en dis ?

Monsieur d'Estienne d'Ormont ajuste sèchement les manches de son costume et donne son aval d'un signe de la tête. Ce n'est pas un petit élève de 5e, si perturbé soit-il, qui va leur mener la vie dure. Le trio grimpe les marches quatre à quatre et se précipite vers la salle 114. Mais tout bascule, il est déjà trop tard.

2

Théâtre de scènes troublantes et indicibles, la salle 114 est désespérément vide, Valentin s'est volatilisé. Lambert peine à le croire. Michel en tombe des nues. Gervais est fou de rage. Dans le débarras, il ne reste que le sac du gamin. Un sac que l'instituteur agrippe, caressant du pouce les bretelles de nylon, l'esprit ailleurs, sans doute habité par la nécessité de comprendre ce qu'il vient d'arriver. D'un geste sec, le prof écarte les rideaux en grand afin d'observer la cour où les élèves se mettent sagement en rang. Aucune trace de l'ange châtain aux humeurs mélancoliques. Comment a-t-il pu se faire la belle ? Il s'est écoulé une poignée de minutes à peine... Valentin est du genre imprévisible, loin d'être bête... L'angoisse monte, forcément. Besoin d'air, d'avoir les idées claires, la fenêtre grince à l'ouverture, tandis que le brun de plus en plus anxieux rehausse ses Ray-Ban de son index et scrute la moindre activité en contrebas.

Le directeur, de son côté, s'en remet au pragmatisme, passant chaque salle, chaque recoin de l'étage en revue. De classes vides en couloirs déserts, il ronfle copieusement dans les bronches de l'homme à tout faire.

— C'était trop compliqué de le surveiller et de le ramener avec vous ?

— Je ne sais pas quoi dire, Monsieur... Il criait, c'était difficile. On aurait dit une crise...

— Regardez-vous, un grand gaillard de 90 kilos et vous ne faites pas le poids devant un élève qui hurle ? C'est un petit cinquième de rien du tout !

Les portes claquent, alternant avec les éclats de voix du responsable de Sainte-Sophie. Chaque seconde qui fuit les éloigne d'un môme qu'il faut à tout prix museler. Ce que Valentin sait ne doit jamais être dévoilé. Aux confins de l'étage, le placard à balais est ouvert nerveusement, rien à signaler. Gervais explose.

— Vous êtes un incapable !

Des années passées à son service, une fidélité à l'épreuve du temps, réduite à ce simple statut, ça fait mal au cœur, même pour un vulgaire sous-fifre.

— Je ne suis pas là pour veiller sur les enfants, Monsieur.

— Mais putain, il n'y a pas besoin de diplôme pour prendre un gosse par la main et le traîner au rez-de-chaussée ! Ce n'est quand même pas sorcier, merde !

Sous les néons, le regard bleuté de Gervais transperce le concierge. Le pire, c'est qu'avec sa mine enfarinée, sa barbe folle et son air désolé, Michel a raison. Au bout du compte, ce n'est pas un prof, ce n'est pas un pion, c'est juste... Michel. Tandis que Gervais se disperse et fend les espaces vides, que ses jurons ricochent au-dessus des portemanteaux, Lambert réalise qu'ils ont moins d'une heure pour ratisser toute l'école. De la maternelle au collège. Au-dedans et au-dehors. Avant que le portail ne soit ouvert et que le petit ne s'évapore dans la nature pour de bon. Hors de contrôle.

En parlant de contrôle, une odeur de brûlé s'invite par un courant d'air et alerte l'enseignant depuis les fenêtres de la salle 114. Il

semblerait qu'un enfant n'ait pas été suffisamment sanctionné. Un brin médusé, passant la tête dehors, Lambert prend Mathis en flagrant délit quelques mètres plus bas. Ce petit, un peu trop curieux, est en train de foutre le feu à un morceau de papier. Il est sorti du rang, il joue avec un briquet, après avoir reçu un avertissement... Il y a de quoi être collé.

— Mathis ! Arrête immédiatement !

Le gamin feint de ne rien entendre. Passablement exaspéré, Lambert referme et tire sur les rideaux avant de franchir le seuil du débarras, il interpelle le concierge aux bras ballants qui ne sait plus où se mettre.

— Michel ? Est-ce que vous vous sentez capable de m'attraper Mathis et de lui annoncer qu'il vient d'écoper de quatre heures de retenues ?

— Je m'en occupe, Monsieur.

— Dites-lui qu'il devra les effectuer demain.

— Bien, c'est noté.

— En vitesse, s'il vous plaît : ce petit con commence à franchement m'agacer.

Si le discours du prof au tatouage est fleuri, surtout pour un individu qui aime beaucoup les enfants, l'homme à tout faire doit probablement avoir à cœur de se racheter, il s'exécute immédiatement et part dans la direction opposée de Gervais. En effet, à l'autre bout du couloir, Monsieur d'Estienne Ormont trotte jusqu'aux escaliers principaux, sa cravate de travers est à l'image de la situation mal maîtrisée. Lambert l'enjoint à l'attendre, et c'est à deux qu'ils dévalent les marches usées en échafaudant le plan d'urgence.

— Il faut prévenir chaque enseignant. Il sera plus facile de mettre la main sur Valentin si on mobilise les forces vives.

— En leur disant quoi ? Que moi, le directeur, je ne sais pas où a pu passer ton élève, dans mon établissement ? Ça ne va pas ou quoi ?

— Alors, il faut se retrousser les manches... On n'a plus le choix.

C'est entendu. Du réfectoire, à la vieille chapelle, sans oublier le gymnase, le duo fouille partout. Dans chaque placard, dans chaque cache éventuelle. Dans l'infirmerie, dans les toilettes, à la vie scolaire et même dans le bureau des secrétaires. Les bâtiments ne sont pas bien grands, mais l'investigation se solde par un échec, si bien que les cinquante minutes de cours se sont écoulées et que la sirène du soir pétrifie les deux complices. 17 h 5, au pied du mur, Gervais prend les devants.

— On va au portail, et on filtre. On va les laisser sortir un par un. Avec un peu de chance...

Et de la chance, ils vont en avoir besoin. Posté au niveau de la sortie, le directeur assume en personne le rôle de gendarme, libérant chaque externe au compte-gouttes. Quant à Lambert, il jongle entre la foule qui s'amasse et le reste de l'école qui se vide. L'attroupement de cartables se dissipe peu à peu, et il n'y a rien à signaler. Monsieur d'Estienne Ormont se fait violence pour conserver la tête froide et le sourire, devant des parents fortunés qui n'imaginent pas une seconde ce qui se trame. Tout le gratin de la Charente-Maritime, et de Saintes plus particulièrement, doit être préservé. Une école privée – hors contrat, qui plus est – n'est pas simplement une école, c'est aussi un business qu'il faut bichonner.

Les enfants de médecins, d'avocats et d'industriels quittent le navire. Parmi les retardataires, un jeune vandale aux cheveux roux est raccompagné manu militari par le concierge, comme l'a exigé

Lambert. Le petit se débat et cherche à justifier son geste, mais c'est peine perdue, il est collé pour avoir joué avec le feu. Mathis peut rentrer chez lui et par la même occasion se le rentrer dans le crâne : il passera son mercredi après-midi ici. Dernier élève sur le trottoir, le portail de Sainte-Sophie coulisse et heurte bruyamment l'arrêt. C'est officiel, ils ont perdu Valentin.

— Gervais ?

Le regard du directeur s'égaré dans le vague, vers le ciel et le soleil qui décline, fuyant inexorablement à l'horizon et abandonnant les trois hommes à leurs incertitudes.

— Gervais ? On peut se parler ? En privé ?

La précision est destinée au concierge, qui, même sans diplôme, reçoit le message cinq sur cinq.

— Je vous laisse, je vais sortir les poubelles...

Le responsable tient toutefois à saisir le bras de l'intendant. Tous les deux se connaissent depuis bien longtemps, suffisamment longtemps pour arrondir les angles.

— Vous pouvez rentrer chez vous, après. Merci Michel.

— Je ne suis pas loin, si vous avez besoin.

— Ça ira. Encore désolé, je me suis emporté. Vous n'y êtes pour rien.

Le barbu hoche la tête, comme pour signifier que les mots durs sont déjà oubliés, question d'habitude. Alors que la silhouette du grand costaud s'éloigne dans la cour en direction des containers et

du local à ordures, le soupir de Gervais s'élève au-dessus du néant terrifiant qui règne à Sainte-Sophie à présent.

- On est foutus. Foutus, foutus, foutus !
- Doucement, tu vas rameuter tout le quartier.

De ses mains, Gervais déforme son visage, tirant sur ses joues creuses.

- Tu as raison. Il faut que je me ressaisisse. On va trouver une solution.
- Je te propose de vérifier une seconde fois. Il n'a pas pu se barrer, comme ça, en plein jour ?
- Une seconde fois ?
- On a fait ça en moins d'une heure... Je suggère qu'on s'y mette à nouveau.
- On peut y passer toute la nuit tant qu'on y est ! Pas la peine d'avoir étudié à La Sorbonne pour comprendre qu'il n'est plus là !
- Chut ! Moins fort...

Lambert lance un regard tendu vers la porte de service. Il semblerait que le concierge ne prête pas attention aux éclats de voix. Il se contente de pousser les poubelles en souhaitant bonne soirée, de loin, sans pression. « Aux innocents les mains pleines », l'espace d'un instant, l'enseignant envie la simplicité de Michel, une vie où les problèmes s'arrêtent, une fois rentré à la maison. Par contraste, Lambert a de quoi prendre de plein fouet sa position délicate.

De son côté, Gervais a besoin de respirer, le costume l'étrangle alors le directeur dénoue sa cravate en songeant à la terrible réalité. Un gamin en fuite, disparu en plein jour et sous son autorité, c'est un manquement grave. Si on apprend qu'il n'a pas pris les mesures

nécessaires immédiatement, il peut s'attendre à une chute vertigineuse de son chiffre d'affaires. Les parents aisés ne doivent jamais mettre en doute le sérieux de l'établissement. Prestige oblige, tout doit être accompli dans les règles de l'art, y compris mentir.

- Il faut que je prévienne sa mère, je n'ai pas le choix.
- Tu ne veux pas repousser encore un peu ? On peut gagner du temps et jouer les étonnés...
- Non, non. Je préfère anticiper. La réputation de Sainte-Sophie est en jeu.
- Valentin est peut-être déjà chez lui, tu y as songé ?
- Peut-être, mais je ne peux pas mettre l'école en défaut. C'est hors de question.

L'image de marque de Sainte-Sophie est un patrimoine lentement construit et Gervais refuse qu'un tel incident vienne saper des années de labeur. Alors que la fatalité gagne le responsable de l'établissement, les idées s'ordonnent peu à peu dans la tête du professeur. Le sort de Valentin est une chose, leur secret en est une autre. Et leur survie reste la seule véritable priorité.

- Avant tout, on doit détruire les preuves.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Pas de mobile, pas de trace. Tu avais raison.

Certes, la disparition de Valentin le place hors de contrôle, mais tout ce qu'il pourrait colporter serait de la simple diffamation s'il n'existe plus de vidéo pour le prouver. Inutile d'en rajouter, l'enseignant se hâte dans le sillage du directeur, les portes en bois brun se referment sur de sombres intentions. Avec les apôtres comme témoins, Gervais ouvre son tiroir pour s'emparer de la seule carte qu'ils ont à jouer. Sauf qu'il frôle l'arrêt cardiaque, il n'y a plus rien à réduire en miettes. Le portable à la coque Mario Bros s'est volatilisé.

À quelques kilomètres de l'établissement réputé pour son sérieux et le niveau de vie de ses élèves, il existe une autre réalité. Une réalité dont l'élite évoluant dans le microcosme de Sainte-Sophie est préservée. Une réalité moins reluisante, loin de l'écrin bourgeois du Faubourg Saint-Vivien ou de la cathédrale Saint-Pierre. Une réalité à l'écart des petits secrets d'un professeur aux mœurs confidentielles...

Tout le monde le sait, le secteur Bellevue est populaire, une manière de dire poliment « mal famé ». Les tentatives de rénovation et les plans urbains changent le paysage, mais pas l'ADN du quartier. Surtout en ce qui concerne la place de Coqueche. Ici il n'y a pas le moindre chantier ni le moindre projet d'avenir. Les tours délabrées aux couleurs fanées encadrent un square ridicule où les enfants n'ont plus envie de jouer et où les passants préfèrent ne pas s'attarder.

Ce n'est pas Marseille, ce n'est pas la cité, mais on y trouve du chômage, de la petite délinquance, des agressions et pas mal de drogues. Le prix au mètre carré est à l'avenant, ce qui attire les riverains mal nés ou les locataires qui n'ont plus vraiment d'options.

Ici, pas de cabriolet Mercedes, pas de cours de tennis. Pas l'ombre d'un enfant d'architectes, de chirurgiens ou d'hôteliers pleins aux as. Non, ici, tout ce qu'il reste, c'est simplement la morosité des familles survivant en HLM. Le quotidien, c'est le boulot sous-payé, la CAF, et la TV. Autant de destins ordinaires qui se

croisent, cohabitent et luttent pour ne pas allonger davantage la liste des candidats au RSA. Le SMIC ne suffit pas, mais on s'en contente lorsqu'on n'a plus le choix. Il serait facile de dresser un tableau plein de poncifs, la vraie vie sur le plateau Bellevue est toute en nuances. Si dans les halls vieillissants, dans les coursives angoissantes, il y a ceux qui entretiennent le cliché d'un ghetto tel qu'on l'imagine, d'autres se débattent en rêvant d'un avenir meilleur. Nathalie, justement, en fait partie. Et elle ne ménage pas sa peine pour s'en sortir.

Au deuxième étage d'un immeuble dépourvu d'ascenseur, cette grande brune élancée a transformé son T3 en un petit nid douillet, mais aussi, et surtout, en son lieu de travail. Larguée bien avant d'accoucher par un mec qui ne l'aimait pas et qui préférait goûter à des plastiques plus fermes et plus jeunes, elle s'est retrouvée il y a quelques années de cela, otage d'une vie houleuse avec un enfant à charge.

Pas facile de mener sa barque en dépendant des aides, pas facile de gérer un gamin « spécial » nécessitant des attentions particulières. Pas simple non plus de se monter à son compte dans un contexte pareil. Il y a de quoi devenir barge, mais Nathalie ne lâche rien et son appartement en témoigne.

Si les bruits de la rue s'invitent parfois dans le salon à cause du simple vitrage, la décoration se veut douce aux inspirations zen et ethniques. Bouddha, tapis crème, petite fontaine et plantes vertes sont enveloppés de parfums subtils d'encens, de camphres et d'huiles essentielles. Bien sûr, dans le détail, les plus avertis y verraient les traces d'un aménagement à petit budget, mais dans l'ensemble, l'intérieur est coquet. On se fiche que tout vienne de chez Gifi. Après tout, on peut avoir du goût sans carte gold, aimer les belles choses et être en bas de l'échelle. D'ailleurs, tout en bas, Nathalie s'est promis de ne plus l'être. Mieux, elle s'est juré de briser les schémas en place, d'offrir à son enfant un meilleur avenir. Et c'est précisément ce qui motive les rendez-vous qu'elle

enchaîne derrière la porte rouge au fond du couloir étroit.

Entre les murs d'une chambre d'amis réhabilitée en cabinet de soins, cette mère célibataire dont le sourire est un rayon de soleil propose des séances de relaxation accompagnées de massages sensitifs et énergétiques. La consultation confère à chaque client un regain de vitalité, un moment de détente, de quoi affronter le quotidien avec les batteries rechargées et du punch à revendre. Oui, elle est praticienne, elle est même thérapeute, c'est affiché dans le couloir à côté de la sonnette. Elle bosse comme une folle et ne s'en cache pas.

Il n'est pas rare qu'en fin d'après-midi, il faille recoller le « e » en vinyle qui tombe invariablement de sa porte d'entrée. À moins que les gosses des voisins n'arrachent la lettre avec malice. Ils doivent probablement se marrer en ne laissant derrière eux que l'appellation « Thérapute ». Ça occupe leurs journées, ce n'est pas bien grave, elle a connu pire et garde, quoi qu'il arrive, ses adorables fossettes ainsi qu'un brin de malice au coin des lèvres. Passionnée de Reiki, certifiée dans la pratique du Shiatsu et rompue aux techniques de réflexologie, rien n'entame la ferveur dans son regard noir et rieur, il lui a fallu se retrousser les manches, s'adapter aux lois du marché et y croire dur comme fer pour que sa petite affaire se développe enfin. Ce n'est pas un autocollant qui va l'empêcher d'avancer.

Après des débuts difficiles, la ravissante jeune femme délicate et discrète a réussi l'exploit d'attirer une large clientèle, alors que tout la donnait perdante. Son agenda est sacrément garni, si bien que les visites se multiplient sur le relax en cuir et que le cabinet ne désemplit pas en ce mardi. Bien entendu, il n'y a pas de quoi payer l'impôt sur la fortune, mais à son niveau, ne plus avoir de facture en retard est déjà un luxe. Nathalie peut être fière de ne plus vivre à découvert et chaque client fidèle est une petite victoire, à sa manière.

C'est justement un habitué qui vient de prendre position sur la table, allongé entre les mains expertes de la douce brune. 17 h 15, derrière la porte rouge, le soin débute sur de la musique de relaxation lorsque le téléphone fixe hurle dans le salon et perturbe la patricienne. Elle s'excuse, navrée de ne pas l'avoir débranché. Il s'agit certainement de téléprospection, cependant la sonnerie insiste, éveillant en elle une intuition, un caractère inquiétant, urgent. En arrondissant les angles auprès du patient, elle gagne la pièce à vivre et décroche à la hâte avec une pointe d'appréhension, car le numéro affiché, elle le connaît. Il s'agit du collègue Sainte-Sophie : ça recommence.

— Oui ? Allo ?

En répondant, Nathalie prie le ciel pour que son fils ne pose pas de nouveaux problèmes. Sa scolarité est compliquée, les « légers troubles envahissants du développement » dont il souffre - comme disent les spécialistes - n'arrangent rien et elle le sait.

— Madame Messier ? Gervais d'Estienne Ormont, à l'appareil.

Le directeur du collège en personne, ce n'est pas rien. Le cœur de la mère manque un battement, la voix à l'autre bout du fil est rauque, chargée de mauvaises vibrations. Le genre de voix qui ombrage l'avenir et présage du pire.

— Est-ce que vous avez quelques instants à m'accorder ?

— Je... Je suis en rendez-vous. C'est à quel sujet ?

À cet instant, le sourire disparaît et masque ses dents du bonheur, c'est à peine si elle peut articuler. Pourquoi tremble-t-elle comme ça ? Est-ce qu'elle se doute déjà ? Une maman si dévouée ne peut que ressentir l'horizon soudain obscurci, la tempête qui se prépare, le moment où tout bascule.

— Est-ce que Valentin est avec vous ?

4

C'est comme si le quartier et ses riverains s'étaient figés d'un coup, suspendus au téléphone avec Nathalie. Plus de son, plus d'image, il règne dans l'appartement un vide effrayant, nourri par cette seule question : où est Valentin ? À l'autre bout du fil, l'interlocuteur se veut rassurant, mais les hypothèses optimistes ne sont d'aucun effet. La graine du doute vient de germer, le mal est fait.

Fin de la communication, la mère abasourdie ressent la main glacée d'une angoisse sourde lui broyer l'estomac. Besoin de tempérer, de ne pas céder à la panique. Son fils prend la navette seul habituellement. Valentin n'est pas particulièrement ponctuel, mais il ne lui jouerait jamais un mauvais tour. En même temps... il est si secret, si spécial, qu'elle envisage l'espace d'une seconde, toutes les éventualités, même les pires. De ses mains tremblantes, elle cherche à joindre son enfant, mais tombe sur la boîte vocale. Quelques mots étranglés se déversent sur le répondeur alors qu'un éventail obscur de possibilités vient à l'esprit de Nathalie.

Il est émotif, souvent dans la lune. Valentin est à part et peut parfois se montrer instable ou s'emmurer dans une bulle déconnectée de toute réalité. Dans la foulée, elle rédige un SMS, celui-ci reste lettre morte. Nathalie déglutit difficilement, attache ses cheveux longs qui l'agacent et fixe, d'un œil anxieux, la pendule en priant pour que cette histoire ne soit qu'un simple retard. La brune fébrile colle son visage à la fenêtre et balaye la

place de Coqueche, le parc désert, les tours sales et dégradées en espérant entrevoir la silhouette de son petit ange. Rien.

— Nathalie ? Tout va bien ?

Gentiment rappelée à l'ordre par la voix masculine derrière la porte rouge, la mère sèche ses mains moites sur son jeans délavé et retourne dans son cabinet pour mettre fin à la séance. Sur le relax, Bernard, l'habitué du mardi, n'a rien perçu de la conversation. Ce chauve ventripotent qui a fait fortune dans les BTP patiente sagement en boxer étriqué, mais il commence à trouver le temps long. Cet habitué pèse lourd dans l'activité de Nathalie, la séance est plus que compromise, elle n'aura pas lieu et il met un peu de temps à saisir la situation.

— C'est une blague ? Vous êtes sérieuse ?

Bernard compte vraiment sur elle pour repartir du bon pied. Nathalie baisse la tête, ses yeux noirs de jais trahissent son sang d'encre. Ce n'est pas son genre de décevoir sa clientèle, mais il s'agit d'une urgence.

— L'école vient d'appeler pour mon fils.

— Vous ne pouvez pas me faire ça ? S'il vous plaît, j'attends ce moment depuis des jours !

L'entrepreneur déçu se trouve face à une mère pâle et stressée qui lorgne l'horloge en sentant sa gorge se serrer.

— Je n'ai pas le choix. Je regrette vraiment, je vous propose de décaler à demain. Je peux m'arranger avec un autre client.

— Impossible ! J'ai des chantiers toute la semaine. Je serai à 500 kilomètres, demain.

Navrée, Nathalie coupe court et l'invite à se rhabiller sans tarder. L'imposant mania du béton quitte le relax à regret, marmonne dans sa barbe et passe ses mains poilues sur sa figure contrariée. Postée sur le seuil, prête à partir, la mère compte chaque seconde, préoccupée par le sort de son fils. Elle est si absorbée qu'elle ne prête pas attention au regard en coin de Bernard. L'homme referme sa chemise qui peine à cacher son nombril tout en observant timidement la plastique attrayante de la grande brune.

— J'avais vraiment besoin de me détendre... Je comptais sur vos doigts de fée. Vous auriez pu faire un effort, quand même.

— C'est un cas de force majeure. Si je pouvais me débrouiller autrement...

— Je saurai m'en souvenir...

L'avertissement à peine dissimulé ne suffit pas à renverser la vapeur. Le manque à gagner est réel, mais Valentin passe avant tout.

— Je n'ai vraiment pas le choix.

Il faut voir l'effort que lui demande d'enfiler ses chaussettes ; une contorsion qui le met en difficulté, mais ne l'empêche pas de rétorquer.

— On a toujours le choix.

— Mon fils n'est pas rentré de l'école. Je ne sais pas où il est, et je suis morte d'inquiétude. Si vous pouviez vous dépêcher...

Ce n'est pas le moment de débattre, elle n'est plus d'humeur et puise dans ses nombreuses années de formation pour conserver son

self-control et sa diplomatie. Avant de glisser une jambe dans son pantalon, le client objecte tout de même :

- Même une séance rapide ? Votre petit bonhomme doit certainement traîner avec des copains.
- Non, Valentin n'est pas comme ça.
- Vous savez, le mien est un vrai cœur d'artichaut, toujours avec sa copine à la sortie des cours... Alors je le laisse respirer... Il faut savoir lâcher la bride au bon moment...

Nathalie croise pudiquement les bras sur son chemisier en coton à nouer, et s'adosse au montant de la porte, sans adhérer aux propos.

- Ça ne lui ressemble pas et je dois en avoir le cœur net. C'est plus fort que moi, désolée.
- 10 minutes ? Seulement 10 petites minutes ?
- Bernard, écoutez... Je ne suis pas en état.
- Si ça se trouve, il aura appelé ou sera rentré le temps de terminer avec moi.

Les yeux légèrement globuleux du chef d'entreprise cherchent à rencontrer les pupilles ébène de plus en plus anxieuses de Nathalie. Il insiste, et murmure qu'il a vraiment besoin d'elle, que ça ne va pas fort pour lui en ce moment.

- Je suis là depuis vos débuts. Vous ne pouvez pas vous arranger ?

En dépit du fait qu'il ait raison et qu'il représente une part de chiffre d'affaires non négligeable, la situation implique Valentin et il n'y a rien de négociable. C'est ce qu'elle avance, jusqu'à ce que Bernard trouve les bons arguments. Deux arguments de couleur verte.

— Même pour 200 euros ?

Les billets de cent sont posés sur le relax, accompagnés d'un regard appuyé sous-entendant « 200 euros pour 10 minutes ». Il n'y a pas si longtemps, c'est la somme avec laquelle elle devait finir le mois. Nathalie observe tour à tour le cash puis l'horloge. Son instinct de bonne mère susurre qu'il n'y a pas une seconde à perdre et qu'elle doit partir à la recherche de son fils tout de suite. Une petite voix au fond d'elle nuance sournoisement le discours, Nathalie trime seule depuis longtemps, très longtemps. Le taux horaire est inespéré, ce liquide représente beaucoup d'argent... avec un peu de chance, Valentin papillonne à l'heure qu'il est. Bernard enfonce le clou en affirmant que le gosse doit être sur le chemin du retour ou qu'il n'a plus de batterie sur son portable, il assure qu'elle a tout à y gagner. 200 euros de bonus, ce n'est pas rien. 200 euros, elle en a besoin.

— 10 minutes, alors. Pas une de plus.

La porte rouge se referme sur un client obtenant gain de cause pour un rendez-vous de qualité médiocre. Nathalie ne pense qu'à son fils en fixant l'horloge constamment durant le temps imparti. 17h25, les billets rejoignent son coffret en bois déjà bien garni, le trésor de guerre dont la petite famille ne peut se passer. Nouveau rendez-vous pris entre deux portes, Bernard est remercié puis disparaît. Hélas, ce dernier s'est trompé, il n'y a pas eu d'appel, Valentin est toujours aux abonnés absents. Nathalie ne traîne pas et vide les lieux sur-le-champ.

D'un tour de clé, l'appartement est fermé, elle a bien du mal à réfréner sa culpabilité. Il s'agit maintenant de rattraper le retard et de trouver son fils avant la nuit tombée. Alors qu'elle est sur le point de dévaler les escaliers à toute hâte, elle se casse le nez sur sa